

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'art de déranger les « assis »
Anne Hébert, *Est-ce que je te déränge?*, Paris, Seuil, 1998, 142 p.

Robert Chartrand

Number 92, Winter 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37889ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)
Productions Valmont

ISSN
0382-084X (print)
1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chartrand, R. (1998). Review of [L'art de déranger les « assis » / Anne Hébert, *Est-ce que je te déränge?*, Paris, Seuil, 1998, 142 p.] *Lettres québécoises*, (92), 25–25.

L'art de déranger les « assis »

Avec *Est-ce que je te déränge ?*, Anne Hébert renoue (c'était aussi le cas pour *L'enfant chargé de songes*) avec le dépouillement caractéristique de ses premiers récits.

ROMAN
Robert Chartrand

LA GRANDE ÉCRIVAINNE QUÉBÉCOISE, on le sait, est revenue tout récemment demeurer au Québec après un long séjour en France où elle s'était établie en 1954. Anne Hébert n'avait certes pas renié ni oublié le Québec dans son exil : elle y revenait tous les étés et — la forme et le contenu de son œuvre en témoignent — elle est toujours demeurée une auteure québécoise.

Un roman poétique

Est-ce que je te déränge ? est un roman poétique comme ils le sont tous chez Anne Hébert, à des degrés divers. Après l'exubérance — qu'elle a elle-même reconnue — des *Fous de Bassan*, de *Kamouraska* et des *Enfants du sabbat*, elle avait renoué, depuis *L'enfant chargé de songes*, avec le dépouillement caractéristique de ses premiers récits, *Le torrent* et *Les chambres de bois*, sans cependant retrouver l'âpre sécheresse caractéristique de ceux-ci. On retrouve une part de cette première manière dans *Est-ce que je te déränge ?*, de même que certains thèmes chers à l'auteure.

Le narrateur du roman, Édouard Morel, est un Français. Il vit seul, à Paris. Désabusé, cynique, il rédige des dépliants publicitaires dont il se moque : Morel est conscient de vivre à peine, mais il se résigne à la médiocrité. Or une jeune femme, Delphine, est passée dans sa vie. Elle n'est plus, dès le début du récit, qu'une petite morte qui encombre son triste logis. C'est son histoire qu'il va raconter.

Delphine est, en quelque sorte, une Canadienne errante, venue relancer outre-Atlantique un Français qui l'avait consolée alors que, désespérée, elle venait de perdre sa grand-mère qui, dit-elle, était son seul pays. La voici donc en France, à la poursuite de ce Patrick Chemin qui se fait plutôt fuyant. Et puis, un jour, Édouard Morel a fait l'erreur de s'arrêter près d'une fontaine, place Saint-Sulpice, et d'offrir son aide à cette jeune fille enceinte. Delphine, sans s'attacher à Édouard, se réfugie chez lui entre deux recherches — poursuites de cet amant dont elle s'est amourachée. Delphine se confie à Édouard, elle expulse ses peines par la parole. Et Édouard, le misanthrope, se surprend à l'écouter.

Si elle demande à Édouard « Est-ce que je te déränge ? », c'est pour la forme, sans vraiment attendre de réponse. Delphine est toute à sa peine. Or, cette passion éperdue « révulse » ce pauvre Édouard qui refuse de toutes ses forces de se laisser entraîner dans le piège de la bonté compatissante. Cette étrange créature qui « sait attirer les compassions les

plus perverses » est à ses yeux un animal : elle a des « yeux de biche », des « serres d'oiseau », c'est tantôt une « oie », tantôt une « chatte », et elle lui fera finalement l'effet d'un « petit poisson des chenaux » — appellation éminemment québécoise, qui signale l'emprise qu'elle finit par avoir sur lui. Delphine remonte vers Édouard et tente de le rejoindre, de percer la glace où son cœur est figé depuis tant d'années.

Les Français du roman — ils le sont tous à l'exception de Delphine — ont piètre allure : Édouard est un mort-vivant ; Stéphane, son ami, est un amoureux transi que Delphine rejette à cause de ses mains moites ; Patrick Chemin est un faible qui veut surtout ne pas avoir d'histoires, alors que sa femme est une panthère qui voudrait arracher à Delphine l'enfant qu'elle porte dans son ventre. Delphine va de l'un de ces êtres mesquins, veules, insensibles à l'autre, leur quêtant le gîte ou un peu d'attention, poursuivant ses chimères, sans obtenir d'eux l'amour ou la compassion qui lui permettraient de poursuivre cette existence épuisante qui la consume implacablement.

Petit ange déchu dès la naissance, Delphine s'agite en tous sens. Et elle parle, sur un rythme syncopé qui trahit son essoufflement, avec ce drôle d'accent que lui trouve Édouard. Or, cette jeune fille fantasque, qui se dévoile « par à-coups », n'était-elle pas plus vivante que ces adultes médiocres ?

Édouard aurait préféré continuer de se damner tout seul. Et garder enfoui dans un recoin obscur de sa mémoire la blessure originelle qui explique la résignation amère où il s'est réfugié. (Singulière coïncidence, ce souvenir douloureux est le même que celui dévoilé par Jean-Pierre Guay dans le septième tome — paru récemment aux éditions des Herbes rouges — de ce *Journal* lancinant, impudique, cette œuvre de vie et de mort que Guay a entreprise il y a plus de dix ans et à laquelle il se donne tout entier depuis.)

Il y a donc, dans *Est-ce que je te déränge ?*, un « mystère de la parole », celle, pauvre et haletante, qui sourd des profondeurs de l'âme de cette jeune fille, cette vivante venue épuiser ses dernières réserves de passion maladroite chez des adultes revenus de tout, ces assis qu'elle aura réussi à déranger, le temps de son bref passage parmi eux. Édouard Morel, après elle, aura désormais bien du mal à faire taire sa propre parole intime.

André Brochu écrivait, en 1963 : « L'intériorité est donc, chez Anne Hébert comme chez Élie et Langevin, un espace nocturne, débilitant, le lieu du désespoir et de la mort grandissante. » L'intériorité des personnages du dernier roman d'Anne Hébert a les mêmes attributs ; ne leur reste alors, comme dernier recours avant de mourir tout à fait, que la parole.



Anne
Hébert